

Béryte et Sidon : deux études d'épigraphie libanaise

Julien Aliquot, Jean-Baptiste Yon

▶ **To cite this version:**

Julien Aliquot, Jean-Baptiste Yon. Béryte et Sidon : deux études d'épigraphie libanaise. Françoise Briquel Chatonnet; Emmanuelle Capet; Éric Gubel; Carole Roche-Hawley. Nuit de pleine lune sur Amurru. Mélanges offerts à Leila Badre, Geuthner, pp.31-48, 2019, 978-2-7053-4027-8. halshs-02363967

HAL Id: halshs-02363967
https://shs.hal.science/halshs-02363967

Submitted on 29 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nuit de pleine lune sur Amurru

mélanges offerts à Leila Badre

Édités par
Françoise Briquel Chatonnet,
Emmanuelle Capet,
Eric Gubel &
Carole Roche-Hawley

GEUTHNER

Couverture

Le site de Tell Kazel vu du nord-ouest
Montage photographique Rami Yassine

© 2019, S.N. LIBRAIRIE ORIENTALE PAUL GEUTHNER S.A.
16, RUE DE LA GRANDE CHAUMIÈRE – 75006 PARIS

ISBN : 978-2-7053-4027-8
Tous droits réservés

Composition et mise en pages
Emmanuelle Capet, UMR 8167

Table des matières

Préface, par Nicolas Grimal v

Introduction vii

Bibliographie de Leila Badre xi

Album xxi

Hommages

Ma sœur, ma grande fierté, Nagib Badre 3

Une passion familiale, Valérie Matoïan 5

Lacets, danse et lions au Hadramawt, Jacques Seigne 13

Hommage, Samir Tabet 21

Impressions on restoration in Tell Kazel,
Anita van der Kloet-de Kock van Leeuwen 23

Études

Béryte et Sidon : deux études d'épigraphie libanaise,
Julien Aliquot & Jean-Baptiste Yon 31

Si quelqu'un aperçoit un tesson fiché en terre…, Marie-Françoise Besnier 49

La barbe du roi de Mari : où quelques poils peuvent suffire à changer le cours de l'Histoire, Dominique Beyer 63

Le prototype de la colonne de stylite, Jean-Luc Biscop 73

Ilîmilkou le Shoubanite, mythographe d'Ougarit : le scribe, le collaborateur, l'auteur, Pierre Bordreuil 95

Scarabées égyptiens et égyptisants de la région d'Antioche (plaine de l'Amuq) : la collection Khoury, Vanessa Boschloos 107

Nouveaux documents épigraphiques de Tell Kazel (Syrie),
Françoise Briquel Chatonnet & Eric Gubel 131

Le tesson et le vase, Emmanuelle Capet 143

Considérations sur des gobelets de faïence à visages féminins, Annie Caubet 151

Nuit de pleine lune sur Amurru, Paris 2019, p. 417-418.

La genèse de la cité phénicienne en Méditerranée occidentale : les mythes et les faits, Mhamed H. Fantar 163

Hittite arrowheads in Tell Kazel? On the use of arrowheads as ethno-cultural markers in the Late Bronze Age Levant, Hermann Genz 179

Un bel exemple d'économie à Ras Ibn Hani : les avatars d'un bloc de pierre, de l'âge du Bronze à l'époque hellénistique, Haytham Hasan & Jacques Lagarce 191

A chapter in the history of bizr*: on the arrival of squash, pumpkins, cucumbers and other cucurbits in the Near East*, Linda Herveux, Carole Roche-Hawley & Robert Hawley 201

L'Arche et le Trône, Jean-Louis Huot 221

Rediscovering the Petra Great Temple, Martha Sharp Joukowsky 229

Mycenae – Tell Kazel: from Aḫḫiyawa to Amurru by ship, Reinhard Jung 235

Cypriote ships revisited, Vassos Karageorghis 253

Spekulationen zur Hauptstadt des Reiches von Jamḫad, Kay Kohlmeyer 261

La céramique du village d'Assia situé au-dessus de Batroun au nord du Liban, Nour Majdalany 275

Notes d'archéologie levantine. XXV, Nouvelle maquette architecturale au musée de Deir Attiyeh, Michel Al-Maqdissi & Eva Ishaq 287

Le contexte stratigraphique d'un lot de poids trouvé à Mari, Jean-Claude Margueron 301

Iron I temples at Tell Afis, Stefania Mazzoni 307

Un castellum *de la côte levantine : Tell Kazel et la pérée d'Arados à l'époque romaine*, Patrick Maxime Michel 323

The movable cultural heritage of the "Our Lady of Balamand Patriarchal Monastery", Nadine Panayot Haroun 335

Identité « ethnique » et culturelle : remarques sur la céramique d'inspiration égéenne/chypriote de Tell Afis et du Levant septentrional au début de l'âge du Fer, Tatiana Pedrazzi 355

Un groupe de vases du Bronze ancien au musée de l'AUB, Jean-Paul Thalmann ... 383

Paysages : étude iconographique, Marguerite Yon 401

Table des matières 417

Béryte et Sidon : deux études d'épigraphie libanaise

Julien Aliquot
&
Jean-Baptiste Yon
HiSoMA, Maison de l'Orient et de la Méditerranée (Université Lyon 2 – CNRS)

La collection des inscriptions grecques et latines du musée de l'American University of Beirut (AUB), dont Madame Leila Badre nous a généreusement confié la publication, est riche de cent vingt-six textes. Quelques-unes de ses pièces proviennent de la Syrie et de l'Asie Mineure. La plupart ont cependant été découvertes au Liban depuis le XIX^e^ siècle, non seulement à Beyrouth et dans sa région, mais aussi dans les autres villes et dans les villages de la côte, de la montagne et de la Békaa. Afin d'illustrer l'abondance et la variété du catalogue, nous avons choisi de présenter les mosaïques inscrites de deux églises byzantines du territoire de Béryte, ainsi qu'une sélection d'épitaphes provenant des nécropoles romaines de Sidon. Chacun de nous s'est chargé de l'un de ces deux dossiers. Ensemble, nous souhaitons ainsi rendre hommage à la directrice du musée, qui nous a témoigné sa confiance depuis le début de notre projet et qui nous a offert avec enthousiasme toutes les facilités de travail sur place.

I. À propos de cippes funéraires de Sidon (JBY)

Les nécropoles de la Sidon romaine ont livré un grand nombre de cippes funéraires qui sont caractéristiques de la ville[1]. Ces cippes se signalent la plupart du temps par un décor très sommaire et par un formulaire répétitif.

1. Sur les cippes de Sidon, voir en général Yon 2012 et 2016. Pour l'épigraphie, voir les catalogues du Musée national de Beyrouth (*IGLMusBey* 138-295) et du musée de l'AUB (Aliquot & Yon 2016, p. 163-183, n^os^ 22-97) en attendant la publication des inscriptions grecques et latines du Proche-Orient au musée du Louvre ; Rey-Coquais 2000, important aussi pour l'onomastique de la ville.

Nuit de pleine lune sur Amurru, Paris 2019, p. 31-48.

Le même principe est toujours suivi, celui d'une base parallélépipédique sur laquelle se dresse une petite colonnette, parfois plutôt aplatie. Les colonnettes peuvent être rapportées sur une base préparée à cet effet, mais la grande majorité est d'un seul tenant. Au sommet ou à mi-hauteur de la colonne est sculptée une couronne de feuillage avec éventuellement une rosette centrale. Celle-ci est quelquefois très stylisée, ainsi par des losanges. Il est très rare que la décoration soit plus riche. L'ensemble du monument mesure généralement moins de 40 cm de haut et ne pèse que quelques kilogrammes, ce qui rend les cippes facilement transportables et explique qu'on les retrouve dans des musées du monde entier. La collection du musée de l'AUB est avec celles du Musée national de Beyrouth, du musée archéologique d'Istanbul et du Louvre, l'une des plus importantes avec environ 75 exemplaires, certains anépigraphes ou très endommagés.

Pour la plupart d'entre eux, l'origine exacte est souvent inconnue, comme l'est également le contexte archéologique. Les rapports de fouilles archéologiques montrent qu'on a trouvé des cippes à l'intérieur de tombes collectives, souvent éparpillés[2]. Ils devaient être placés dans les hypogées, devant les emplacements où reposaient les défunts. D'autres pouvaient être déposés devant l'entrée de la tombe ou au-dessus de celle-ci pour indiquer alors aux passants les noms de ceux qui étaient inhumés là[3].

De manière générale, les cippes portent une inscription, gravée sur la base. Il s'agit le plus souvent d'un texte succinct, en grec, comportant le nom du défunt sans patronyme, suivi d'une ou deux épithètes élogieuses, du mot « adieu » (χαῖρε), ainsi qu'une formule indiquant l'âge du mort (« ayant vécu x années »). Il est très rare qu'une date soit donnée.

Pourtant, quelques exemplaires sont plus originaux. C'est le cas de deux monuments du musée de l'AUB qui, soit par leur décor, soit par leur inscription, méritent qu'on attire ici l'attention sur eux. Le premier est un cippe d'une qualité bien supérieure aux autres, qui se distingue aussi par son texte, beaucoup moins succinct qu'à l'habitude ; le second, s'il ne s'agit pas d'un cippe à proprement parler, est d'une forme assez proche et fournit un exemple d'inscription latine sur un monument funéraire sidonien.

1. Le premier de ces monuments est exposé au musée (inv. 4801). En calcaire, il se compose d'une base quadrangulaire couronnée d'acrotères. Sur la face avant, un cadre mouluré contient une inscription grecque de

2. Renan 1864-1874, p. 459, 475, 493 ; Contenau 1920, p. 49.

3. Voir par exemple Renan 1864-1874, p. 430, où le petit socle de pierre porte nettement une cavité dans laquelle on pouvait poser le cippe ; voir aussi p. 381 : « Derrière le premier de ces cippes est un trou qui prouve qu'il était fixé à un autre monument. » De même, le sarcophage de Julianus (Renan 1864-1874, p. 494 du texte, pl. XLII) porte un cippe intégré dans la paroi du petit côté.



Fig. 1 – Cippe sidonien de Diodôros
(photo Julien Aliquot et Jean-Baptiste Yon 2008).

six lignes. Sur le dessus de ce socle, un cercle constitué d'une alternance d'oves et de nervures transversales forme la base de la colonnette. Sur celle-ci est sculpté un bas-relief représentant une Psyché ailée assise dans un petit édicule à fronton. La colonnette est surmontée d'une couronne de feuillages avec l'habituelle rosette centrale, au-dessus de l'édicule. Au dos, des bandelettes complètent le décor.

- Dimensions : 56 × 32 × 30,5 cm. H. col. : 32 cm. Diam. : 18 cm. H. base : 24 cm. Hauteur des lettres : 1-1,8 cm. Réglure, traces de rubrication. Fig. 1.

- Bibliographie : Porter 1897, p. 303 *(editio princeps)* ; Woolley 1921, p. 26 (description et traduction partielle) ; J.-B. Yon, dans Aliquot & Yon 2016, p. 168, n° 40.

Διόδωρε, χρηστὲ
καὶ ἄωρε, ἐτῶν
εἴκοσι καὶ τριῶν, χαῖ-
ρε, ζητεῖ δέ σε ἡ ἀτυ-
χή<ς> σου μήτηρ, πενθεῖ σε
ὅλος ὁ οἶκος.

- Note critique. L. 5. ΧΗΣΟΥ sur la pierre. On pourrait penser aussi à une forme tardive ἄτυχη du nominatif féminin, mais les premiers exemples de cette évolution naturelle de la flexion sont plus tardifs, semble-t-il.
- Traduction : « Diodôros, excellent et mort prématurément à l'âge de vingt-trois ans, adieu ; ton infortunée mère te demande ; toute ta maison te pleure. »

Ce cippe exceptionnel par la qualité de son décor et de sa réalisation, tout comme par son texte, n'avait pas été repris depuis une *editio princeps* peu détaillée, il y a plus d'un siècle, et le catalogue du musée de 1921. Aucune provenance n'est donnée par le Révérend Porter qui note simplement que l'objet se trouve « in our College Museum here [à Beyrouth, dans le Syrian Protestant College, ancêtre de l'AUB] ». Leonard Woolley, dans son catalogue du musée, signale « a more elaborate and rather pretty stela presented by M. Eldridge, British Consul General at Beirût[4] ». La description faite par Porter est également sommaire, mais l'examen direct de l'objet montre qu'il n'y a aucun doute et que ce cippe provient bien de Sidon, comme tous ses semblables. Le texte suit en effet le formulaire habituel : le nom du défunt – Διόδωρος très fréquent[5] –, une ou deux épithètes – elles aussi très fréquentes, χρηστός, ἄωρος –, l'âge et un mot d'adieu. Il est toutefois ici développé, par l'ajout de deux phrases, ζητεῖ δέ σε ἡ ἀτυχή<ς> σου μήτηρ, πενθεῖ σε ὅλος ὁ οἶκος.

La figure de Psyché, parfois représentée sous la forme d'un papillon, est bien connue dans l'iconographie funéraire de Sidon. On en trouve des exemples sur des cippes, comme ici[6], sur des sarcophages[7] ou des stèles

4. Woolley 1921, p. 26.
5. À Sidon, un cippe conservé au Musée national de Beyrouth (*IGLMusBey* 200). Le féminin, Διοδώρα, est encore plus fréquent sur ce même site, par ex. *SEG* 20, 388, ou 50, 1414.
6. Voir aussi un cippe anépigraphe, en dessin dans Renan 1864-1874, p. 381, en photo dans Bel 2012, p. 357 (en haut à droite).
7. Sarcophages en pierre dans Renan 1864-1874, p. 380 (dessin), ou dans Contenau 1920, p. 289-290 ; en plomb, Bel 2012, p. 345.

peintes[8]. Renan signale également une grotte dite de Psyché, dont « trois médaillons [...] représentent la fable de Psyché, sujet favori des sépultures grecques de Sidon [...] »[9]. Cela n'est évidemment pas propre à Sidon et les rapports de Psyché avec le domaine funéraire sont attestés ailleurs, non seulement en Phénicie, mais plus généralement dans le monde grec[10].

Tout dans le monument lui-même tranche sur le tout-venant des cippes sidoniens, ne serait-ce que par la présence du cadre sur le dé, ce dont je ne connais que peu d'exemples. L'un d'entre eux, beaucoup moins soigné, se trouve sur un cippe du Musée national de Beyrouth[11]. De même, le décor d'oves et d'acrotères ne ressemble à rien de connu sur ces objets, mais rappelle plutôt des monuments moins modestes, tels que les sarcophages de pierre, si l'on veut rester dans le domaine funéraire[12], et surtout les décors architecturaux[13], où l'on trouverait en grand nombre les oves.

Dans son édition, H. Porter datait l'inscription de « the early period of the Christian era », ce qui semble probable[14], mais il est en revanche moins nécessaire d'en faire une inscription chrétienne et de voir dans l'expression ζητεῖ δέ σε ἡ ἀτυχή<ς> σου μήτηρ une référence à l'Évangile de Luc (Lc 2, 48 : ὁ πατήρ σου κἀγὼ ὀδυνώμενοι ἐζητοῦμέν σε), comme le fait un commentateur dans cette première édition (initiales A. S. M., c'est-à-dire Alexander Stuart Murray, autre contributeur fréquent du *Quarterly Statement* du Palestine Exploration Fund). Toutefois, il est vrai que la formule finale (ὅλος ὁ οἶκος) est typique de textes inspirés par la Bible, puisque, outre dans la Septante (Ez 41, 19, 3) et dans le Nouveau Testament (Ac 16, 34), on la retrouve (à divers cas grammaticaux), surtout chez Philon d'Alexandrie et chez des auteurs chrétiens[15]. Il y a bien sûr quelques occurrences dans des

8. Stèle peinte d'Asclépias et de Margalis du Musée national de Beyrouth (*IGLMusBey* 154).

9. Renan 1864-1874, p. 395.

10. Voir Icard-Gianolio 1994 et 2009, qui, dans une documentation qui couvre l'ensemble du monde antique, reprend certains des exemples sidoniens, ainsi que d'autres à Tyr (1994, n° 29) ou à Byblos (1994, n° 103).

11. *IGLMusBey* 189 (inv. 56843). Voir aussi un cippe anépigraphe à Istanbul, Mendel 1912-1914, p. 152, n° 48, qui signale que « cet exemplaire serait le seul où l'inscription aurait été placée dans une sorte de cadre ».

12. Pour les acrotères, par exemple le sarcophage de Julianus, cité *supra* (Renan 1864-1874, pl. XLII). Pour les oves, on pense évidemment aux grands monuments de l'époque hellénistique, comme le sarcophage d'Alexandre.

13. Les oves font ainsi partie du vocabulaire décoratif normal, comme à Palmyre, sur le triple arc aussi bien que sur les façades des temples funéraires, très marqués par les influences gréco-romaines : s'il est possible que des tombeaux monumentaux de ce type aient existé à Sidon, on n'en a pas gardé de traces.

14. Tous les cippes datés le sont entre 140 et 206 apr. J.-C. : Yon 2012, p. 119 (le plus tardif est celui d'un dénommé Apollophanès, *IGF* 43).

15. Philon, *Allégorie des Lois* II, 67, par exemple.

textes païens, mais ils sont beaucoup moins nombreux[16]. Dans l'épigraphie, elle est bien attestée en milieu juif : l'épitaphe d'un Sidonien enterré à Beth Shearim commence en effet par les mots ὅλος οἶκος[17]. Elle fait partie également d'un formulaire utilisé dans des dédicaces « pour le salut des empereurs et de toute leur maison », où οἶκος correspond au latin *domus*[18].

À Sidon, il peut éventuellement s'agir d'une trace d'influence judéo-chrétienne, ou bien plus largement d'un sémitisme (*kl byth*, « toute sa maison »), selon une formule dont on aurait des parallèles assez nombreux dans l'épigraphie sémitique contemporaine, à Palmyre par exemple[19], à moins encore – plus probablement – qu'il ne faille y voir qu'une formule plus banale, inspirée du vocabulaire honorifique.

La formule n'est apparemment pas versifiée, tout au plus pourrait-il s'agir de prose rythmée. Dans ce cas, comme me le suggère J. Aliquot, il faudrait peut-être imaginer qu'on a affaire à des morceaux d'épigrammes dans lesquels on a changé quelques mots : un nom propre avant ζητεῖ permettrait de reconnaître ensuite au moins quatre dactyles correspondant peut-être à la fin d'un hexamètre (--- ζη|τεῖ δέ σε | ἡ ἀτυ|χή<ς> σου | μήτηρ). La proposition s'applique peut-être moins pour la suite, car σε ὅλος ὁ fait se suivre quatre brèves.

Quoi qu'il en soit de ce point, ce monument rappelle que les cippes ne sont pas seulement très modestes, mais peuvent parfois démontrer un souci de se distinguer, voire un niveau social plus élevé.

2. Une inscription gravée sur un petit autel découronné (inv. 2701) en marbre est attribuée à Sidon par les cahiers d'inventaire du musée, bien

16. D'après une rapide recherche sur le *TLG*, on signalera une occurrence dans l'*Onirocriticon* d'Artémidore (II, 68, l. 79), ou une autre dans le *Lexicon Homericum* d'Apollonius le Sophiste (éd. Bekker, p. 100), reprenant une glose d'un autre Alexandrin, Apion (éd. Neitzel, fr. 49), à propos d'un vers de l'*Odyssée* XXIV, 208, et de l'hapax κλίσιον.

17. *SEG* 16, 831 (avec également 54, 1627) : Ὅλος οἶκος Ἀριστέου · εὐμοίρει, Ἀριστέ[α]. Ἡ μάκρα Ἀριστέου Σιδωνίου. Voir aussi *IG* XIV, 2462 (*IGF* 35), à Marseille, inscription chrétienne fragmentaire se terminant par ἑαυτοῦ καὶ τοῦ οἴκου ὅλου.

18. Par ex., inscription de Syros, *IG* XII, 5, 662, pour Marc Aurèle et Lucius Vérus, [ὑ]πὲρ τῆς τῶν αὐτοκρατόρων Μάρκου Αὐρηλίου [Ἀ]ντωνείνου καὶ Λουκίου Αὐρηλίου Ἀρμενιακ[ῶ]ν [Π]αρθι[κῶ]ν Μηδικῶν νείκης καὶ σωτηρίας [κ]αὶ αἰω[νίου] διαμονῆς ὅλου τοῦ οἴκου αὐ[τῶ]ν, « Pour la victoire et le salut des empereurs Marcus Aurelius Antoninus et Lucius Aurelius, vainqueurs des Arméniens, des Parthes, des Mèdes, et pour la permanence éternelle de toute leur maison. » En latin, *ILS* 3272 = *CIL* III, 31053, *Pro salute et victoria M(arci) Aur(eli) Antonini Aug(usti) et Commodi Caes(aris) totius domus eius.*

19. Dans des formules du type *bny byt' klhwn*, « tous les membres de sa famille », *Inv* XI, 6 (*PAT* 1435). « Maison » au sens d'habitation, par une dérivation assez naturelle, en vient à signifier « famille », phénomène commun à différentes langues, dont le français. Sur ce sens dérivé, voir *DNSWI* 1, *s.v. byt*$_2$, p. 161-162.

que l'aspect du monument le distingue nettement des cippes, tout comme la présence d'un texte latin. Ponctuation (ligne 1).

- Dimensions : 22 × 14 × 11 cm. H. dé : 12 cm. H. base : 10 cm. Hauteur des lettres : 2 cm. Fig. 2.
- Bibliographie : J.-B. Yon, dans Aliquot & Yon 2016, p. 182, nº 94 ; cité par Rey-Coquais 2000, p. 827-828 (dans une liste de citoyennes romaines à Sidon).

  Ter(entiae) Se-
  uerae.

- Notes critiques. L. 1. Le texte pouvait débuter plus haut, par exemple par *D(is) M(anibus)*, « Aux dieux mânes », comme cela est classique dans



Fig. 2 – Épitaphe de Terentia Severa provenant de Sidon (photo Julien Aliquot et Jean-Baptiste Yon 2008).

l'épigraphie funéraire latine. L. 2. On pourrait avoir, moins probablement, *Ter(tiae)*.

- Traduction : « À Terentia Severa. »

L'épitaphe en elle-même est assez fruste et ne porte apparemment que le nom de la défunte, sans aucune formule d'éloge ou d'adieu. Elle permet néanmoins d'attirer l'attention sur la forte composante latine de l'onomastique locale, comme cela a été noté déjà à plusieurs reprises[20]. Si l'on accepte la restitution *Ter(entiae)*, la dame qui pourrait être une affranchie est de plus citoyenne[21]. Son gentilice n'est pas très fréquent au Proche-Orient : la plupart des *Terentii* connus dans cette région sont des soldats (*I. Jordanie* 2, 12 ; *IGLS* VI, 2848 ; *IGLS* XIII/1, 9191 ; *AE* 1949, 261). *Terentius/ia* apparaît aussi comme nom unique, féminin, à Bostra (*IGLS* XIII/1, 9254), masculin à Antioche (*IGLS* III/1, 974).

On peut aussi restituer *Ter(tiae)*, bien attesté à Sidon[22]. Le nom est banal et souvent utilisé comme nom unique : ici la présence d'un *cognomen*, *Seuera*, permet de préférer la lecture *Ter(entiae)*[23]. Le *cognomen* incite à dater l'inscription de la fin du IIe s. ou de la première partie du IIIe s., mais il apparaît bien entendu avant. On est en tout cas ici dans un milieu latinophone, assez minoritaire à Sidon, mais typique de la présence sur place d'une communauté qui garde son identité (usage du latin).

Cette communauté peut être replacée dans son contexte : en effet, parmi les rares inscriptions latines de Sidon, on connaît deux épitaphes de soldats (*CIL* III, 152 [p. 971] et 6666), respectivement pour un soldat de la IIIe légion *Gallica* et pour un autre de la IIe légion *Traiana Fortis*, ainsi qu'un cippe qui porte l'inscription bilingue, grecque et latine, d'une citoyenne[24]. Si l'on ajoute l'épitaphe de Terentia Severa, cet ensemble assez réduit de

20. Ainsi Rey-Coquais 2000, p. 826-827.

21. Rey-Coquais 2000, p. 827-829, donne de nombreux exemples.

22. Épitaphe de Τέρτιος, conservée au Musée national de Beyrouth, inv. 12566 (*IGLMusBey* 277).

23. *Tertius* peut aussi être un *praenomen* (ainsi à Béryte, *CIL* III, 6040), mais il est rare, d'ordinaire non abrégé et surtout peu attendu pour une femme.

24. Inscription bilingue découverte par Edmond Durighello à Sidon et apportée au Louvre en 1868, Froehner 1875, p. 74 (*CIL* III, 6667 ; repris par Robert 1966, p. 31 = 1990, p. 663), avec une photo dans Bel 2012, p. 357 (au premier plan). Ἔτους θρσ΄ | μηνὸς Ὑπερ(βερεταίου) κς΄ | Ἀντωνία | Μαμετῖνα | χαῖρε, ζήσασα | ἐνιαυτὸν μ(ῆνας) β΄ (avec β au-dessus de μ). *D(is) M(anibus)* | *Antoniam* | *Mamertinam* | *quae uixit an*|*num et menses* | *duo*. La date, 26 Hyperbérétaios de l'an 299, selon l'ère de Sidon, correspond à octobre 189 apr. J.-C. Voir plus généralement Rey-Coquais 2000, p. 829, n. 72, pour une liste des inscriptions latines de la ville (dont *AE* 1975, 849, épitaphe d'un procurateur de Judée, L. Sempronius Senecio, beaucoup plus ancienne, puisqu'elle date du début du règne d'Hadrien).

documents donne néanmoins du poids à la théorie d'une installation de vétérans à Sidon, au moment de l'octroi du titre de colonie, comme dans d'autres villes d'Orient à l'époque sévérienne, sans qu'il faille imaginer la présence d'une garnison. L'argument principal est l'existence d'enseignes légionnaires *(uexilla)* sur les monnaies coloniales de différentes cités[25] : à Sidon, à l'époque d'Élagabal, il s'agit d'enseignes accompagnées du nom de la légion *III Gallica*[26], dont des vétérans auraient peut-être été installés sur place (d'où l'épitaphe *CIL* III, 152, citée *supra*). Terentia Severa pourrait appartenir à ce milieu et avoir reçu cette inscription dans les années 220. Toutefois, l'épitaphe bilingue d'Antonia Mamertina, datée de 189, montre qu'une communauté latinophone était installée à Sidon de plus longue date.

II. Deux mosaïques inscrites du territoire de Beyrouth (JA)

Deux pavements de mosaïque inscrits en grec sont exposés depuis de longues années dans la salle principale du musée de l'AUB. Jusqu'à présent, les seules informations disponibles à leur sujet se limitaient aux remarques de Dimitri C. Baramki (1909-1984), ancien directeur du musée : « The mosaic floor in this alcove comes from a Byzantine church discovered in Ras Beirut. The central panel consists of a sea monster swallowing an indistinct head set on a square platter. This, however, is a replacement of some other design which was deliberately removed possibly because of its pagan character. On the west wall of the alcove there is another panel set in a *tabula ansata* recording the fact that the mosaics were laid at the expense of the Deacon Jeremiah [en réalité Hermias, au nom grec]. »[27] Des notices inédites que le père René Mouterde (1880-1961) destinait au corpus des *Inscriptions grecques et latines de la Syrie (IGLS)* permettent de préciser la provenance exacte des deux monuments et d'en proposer une publication en bonne et due forme[28]. Elles révèlent que nos mosaïques étaient déjà connues avant 1924 et qu'elles ne viennent pas du promontoire du Ras Beyrouth, où des installations

25. Ziegler 1978, p. 512-513. L'idée a été reprise et développée à plusieurs reprises récemment par E. Dąbrowa (ainsi dernièrement 2012, p. 33-34).

26. Rouvier 1902, p. 264, n° 1508.

27. Baramki 1967, p. 98. Les trois premiers catalogues du musée, publiés par Woolley 1921, MacKay 1951 et Baramki 1959, ne mentionnent pas nos mosaïques, ce qui laisse supposer que l'AUB en a fait l'acquisition entre 1959 et 1967.

28. Je remercie Jean-Paul Rey-Coquais de m'avoir généreusement transmis les archives de René Mouterde relatives aux inscriptions de Beyrouth. Ce dossier alimentera le tome des *IGLS* consacré à la ville et à sa région.

funéraires et des inscriptions d'époque romaine ont été repérées[29], mais de deux autres sites antiques aujourd'hui englobés dans la banlieue sud de la capitale du Liban actuel. Aucune ne révèle le vocable des églises dont elles ornaient les sols. En revanche, toutes les deux complètent nos connaissances sur les sanctuaires chrétiens qui ont essaimé sur le territoire de Béryte dans l'Antiquité tardive et dont les ruines de Khaldé et de Deir el-Qalaa conservent la trace. La première, découverte à Jnah, livre un témoignage exceptionnel, unique à ce jour, des manifestations matérielles de la crise iconophobe des VII^e^ et VIII^e^ siècles au Liban. La seconde, trouvée à Khaldé, apporte des informations nouvelles sur le système chronologique utilisé à Béryte à l'époque protobyzantine.

1. Jnah est le nom donné aux premières plages qui s'étendent immédiatement au sud de la pointe du Ras Beyrouth et au nord de l'aéroport international. Un bâtiment antique a été dégagé là par la direction générale des Antiquités dans les années 1950. L'édifice, identifié à tort ou à raison à une villa de l'Antiquité tardive, a livré une série de mosaïques que Maurice Chéhab, responsable de la fouille, a proposé de dater entre le dernier quart du V^e^ et le premier tiers du VI^e^ siècle[30]. Comme on le verra, d'après le traitement qui lui a été réservé au Moyen Âge, la mosaïque de Jnah conservée au musée de l'AUB appartient à une église. La question de savoir si elle provient du même ensemble architectural que celui qui a été dégagé des sables dans les années 1950 mérite d'être posée. Elle doit néanmoins rester ouverte, faute d'informations sur les circonstances exactes de sa découverte, survenue au moins vingt-cinq ans auparavant.

Dépourvu de numéro d'inventaire, le pavement du musée de l'AUB mesure actuellement 493 cm sur 520 cm (fig. 3). Il présente une composition assez élaborée où dominent les tons beige, ocre et rouge. On y relève la trace de restaurations modernes, mais aussi de réfections anciennes, au moins dans la partie centrale du pavement, comme l'avait justement observé Dimitri C. Baramki. À l'intérieur d'une bordure tressée et flanquée sur un côté de motifs floraux, de poissons et de vases, sept panneaux carrés ornés d'entrelacs entourent un médaillon ovoïde inscrit dans un octogone et entouré d'une bordure tressée de 236 cm de haut et de 136 cm de large.

29. RENAN 1864-1874, p. 343 : « À la pointe de Ras-Beyrouth, il y a une sorte de petite nécropole qui mérite d'être étudiée. » Au moins deux inscriptions proviennent du cap, une dédicace latine du Haut-Empire pour le clarissime Pomponius Errucius Triarius, dont le lieu de conservation est inconnu, et une inscription grecque lacunaire d'époque romaine, conservée au Louvre. Voir WADDINGTON 1870, p. 440, n° 1842 *a* (« Dans le jardin du nommé Djibraïl Chentiré, près du bord de la mer, au Ras Beyrouth ») ; p. 443, n° 1854 *d* (« fragment de stèle trouvé en 1860 au Ras-Beyrouth, et donné par M. François Lenormant au Musée du Louvre »).

30. CHÉHAB 1958-1959, p. 53-79, pl. 27-35, plan 4.



Fig. 3 – Jnah : mosaïque de la Ktisis (photo Julien Aliquot 2008).



Fig. 4 – Jnah : mosaïque de la Ktisis, détail du médaillon central (photo Julien Aliquot 2008).

Le texte est inscrit de part et d'autre d'un motif central en lettres grises hautes de 5,5 à 6 cm. Si l'on regarde le tapis de façon à lire l'inscription, on distingue, entre les deux moitiés de la légende, la partie supérieure gauche d'un visage féminin de trois-quarts à la chevelure tressée, étrangement enturbanné et couronné de ce qui ressemble maintenant à une sorte d'aigrette. D'après l'emplacement de la tête dans le médaillon, le personnage devait être représenté en buste. Manifestement, ce secteur de la mosaïque a fait l'objet d'une modification drastique à date ancienne pour oblitérer la représentation d'une figure humaine. La partie inférieure du visage a été grossièrement remplacée par des motifs plus ou moins géométriques (carré inscrit dans un losange, aplats de couleurs informes) parsemés d'ovales colorés et cernés de noir. Un canthare complètement désaxé par rapport à la mosaïque a été dessiné à l'emplacement supposé du torse du personnage. Les deux grands rinceaux sinusoïdaux ornés de feuilles, de bourgeons et de fleurs roses et rouges qui sortent du vase achèvent d'effacer le souvenir de la composition originale. Toutes ces transformations sont caractéristiques des restaurations consécutives aux destructions que les iconophobes ont infligées aux figures animées dans les sanctuaires chrétiens du Proche-Orient au VII^e^ et au VIII^e^ siècle[31]. Elles montrent au passage que l'église de Jnah fonctionnait encore sous les Omeyyades, voire sous les Abbassides[32].

L'inscription originale, quant à elle, est restée à peu près intacte (fig. 4).

- Bibliographie : J. ALIQUOT, dans ALIQUOT & YON 2016, p. 155-156, n° 12.

  Ἀγαθῇ Τύχῃ · καλ[[ὴ]]
  ἡ Κτίσις.

- Traduction : « À la bonne Fortune : belle (est) la Ktisis ! »

Cette acclamation originale est remarquable à plus d'un titre. D'une part, elle donne un exemple rare d'une invocation à la bonne Fortune dans un sanctuaire chrétien[33]. D'autre part, elle révèle l'identité du personnage

31. PICCIRILLO 1998, p. 269-277, sur les motifs de substitutions aux figures animées. Sur la crise iconophobe, voir en dernier lieu GATIER 2012, en particulier p. 18, 21-22, 27-28, avec la bibliographie.

32. À ce jour, une seule église du Liban a livré des mosaïques d'époque omeyyade, celle de Nabha, dans la Békaa. Voir GATIER 2012, p. 49.

33. À l'époque protobyzantine, les invocations à la bonne Fortune sont surtout fréquentes sur les constructions militaires et sur les tombeaux, ainsi que dans les acclamations et dans les inscriptions honorifiques. La dédicace de l'église Saint-Élie de Najran (Syrie du Sud), publiée par WADDINGTON 1870, p. 557, n° 2431 (*IGLS* XV, 363), paraît témoigner du remploi de ce type de formule dans un sanctuaire chrétien en 563/564 apr. J.-C. : « Il y a dans le corps de l'inscription une grande couronne au milieu et deux cercles, un de chaque côté ; les deux cercles ont été martelés et dans la couronne sont les mots Ἀγαθὴ Τύχη, κ.τ.λ. La couronne et les deux cercles appartiennent à une inscription antérieure, et je crois qu'on devait y lire comme au n° 2430, les mots

féminin qui était représenté au centre de la mosaïque avant l'intervention destructrice des iconophobes. Il s'agit de la Ktisis, « personnification de la Fondation, de l'acte du κτίστης, au moment de la construction d'un édifice ou d'une ville », dont l'apparition, bien attestée dans l'architecture publique et domestique à l'époque protobyzantine, devait garantir la prospérité des édifices, de leurs propriétaires et de leurs visiteurs[34]. Cette allégorie grecque se présente le plus souvent sous deux aspects : au Ve siècle, sur les mosaïques de maisons d'Antioche et de Séleucie de Piérie comme sur une mosaïque retrouvée dans des bains de Kourion à Chypre, elle est en buste, la tête de face, de trois-quarts ou légèrement tournée, et sa main tient parfois un objet identifié à un instrument de mesure[35] ; dans une petite série d'églises de la Cyrénaïque (Naustathmos, Olbia, Taucheira), toutes datées du VIe siècle, la Ktisis est debout de face, dans la position de l'orant ou du donateur chrétien[36]. Au Liban, le buste d'une autre Ktisis, la tête diadémée et nimbée, parée de boucles d'oreilles, vêtue d'une tunique et d'un manteau et armée d'une lance, parait le sol d'une riche demeure patricienne d'Ouzaï (Al-Awzāʿī), à un kilomètre à peine au sud de Jnah, mais cette représentation curieuse témoigne sans doute de l'incompréhension du premier type iconographique[37]. Quoi qu'il en soit, il paraît peu douteux que notre Ktisis était elle aussi figurée initialement en buste.

2. Khaldé, l'antique *mutatio Heldua* du Pèlerin de Bordeaux, occupe l'extrémité sud de la plaine côtière de Beyrouth, à une quinzaine de kilomètres du centre-ville, au sud de l'aéroport international. Déjà connu des voyageurs, le site a été exploré à partir des années 1950, puis fouillé de manière extensive sous la direction de Roger Saidah, avant d'être traversé par une autoroute. Ces travaux en partie inédits ont notamment permis de dégager le bourg romain et protobyzantin, un quartier d'habitation, des installations artisanales (huileries, fours), trois basiliques chrétiennes avec leurs annexes, une nécropole, ainsi qu'une section de la route côtière

῾Ήλιος, Σελήνη, un dans chaque cercle ; lorsqu'on a gravé l'inscription chrétienne, on a laissé subsister les mots qui sont dans la couronne. »

34. Balty 1992 (citation extraite de la p. 148) ; Balty 1995, p. 40, 54, 77, 83, 95, 96, 102, 157, 171 ; Leader-Newby 2005 ; Balty 2009. Le nom de la Ktisis est parfois traduit par « Création » ou encore, de façon moins pertinente, par « Possession » (ce qui correspond plutôt à κτῆσις).

35. Balty 1992, p. 148-149, nos 1-5.

36. Balty 1992, p. 149, nos 6-8 ; Balty 2009, p. 315, no 8.

37. Wattel-De Croizant 1995, p. 146-148, fig. 7. Le pavement, daté de la première moitié du VIe siècle selon des critères stylistiques, se trouve au musée de Beiteddine (inv. 90009). Selon Balty 2009, p. 316, « si la figure n'est pas restaurée (?), la lance tenue de la dr. ne saurait être qu'une méprise du mosaïste, l'association de l'instrument de mesure et de la personnification de la Fondation n'évoquant plus rien pour lui. »

qui menait de Béryte, la cité dont Heldua dépendait sous l'Empire romain, à Sidon, la ville la plus proche vers le sud[38]. Il est impossible de préciser à quel sanctuaire chrétien se rapportait le pavement de Khaldé exposé au musée de l'AUB. Dans son état actuel, découpé, restauré et affecté du numéro d'inventaire 3902 (fig. 5), ce tapis de mosaïque se compose d'un texte en lettres noires sur fond blanc à l'intérieur d'un cartouche à queues d'aronde formé de tesselles rouges, ocres et grises, de 59 cm de haut sur 246 cm de large. Les abréviations et les signes d'abréviation utilisés sont habituels, de même que les tildes qui surmontent les nombres. De manière plus remarquable, la ligne qui contient les trois derniers mots de l'inscription et qui correspond ici à la quatrième ligne a été reportée en petites lettres au-dessus de la troisième ligne, sans doute par manque de place dans la partie inférieure du cadre.



Fig. 5 – Khaldé : dédicace d'un pavement de mosaïque (photo Julien Aliquot 2008).

- Bibliographie : J. Aliquot, dans Aliquot & Yon 2016, p. 157-158, n° 15.

  Κ(ύρι)ε Ἰ(ησο)ῦ Χ(ριστ)έ, εὐχῆς τῶν ἁγίων σου, φύλαξον τὸν
  δοῦλόν σου Ἑρμίαν τὸν εὐλαβ(έστατον) διάκο(νον) ἅμα το[ῦ]
  οἴκου αὐτοῦ, ἀμήν · ἐψηφώθη ἔτους θοφ΄, ἐνδ(ικτιῶνος) η΄,
4 ἥτις μη(νὸς) Δεσίο[υ].

- Notes critiques. L. 1. εὐχῆς au lieu de εὐχαῖς. L. 3. ἐνδ(ικτιῶνος) pour ἰνδ(ικτιῶνος). L. 4. J'interprète les lettres visibles, ΗΤΙCΜΗΔΕCΙÇ[---], comme la fin de la formule de datation, avec l'indication du mois, Δεσίο[υ] pour Δαισίου. Voir le commentaire.

38. Chéhab 1958-1959, p. 107-121, pl. 59-80, plan 8 (basilique de Khaldé I) ; Saidah 1975 (Khaldé II-III, route, village) ; Duval & Caillet 1982 (Khaldé III) ; Rey-Coquais 1982 (mosaïques inscrites) ; Callot 1982 (huileries) ; Gebara 1982 (matériel céramique) ; Donceel-Voûte 1988, p. 359-392 (Khaldé I-III).

• Traduction : « Seigneur Jésus-Christ, par les prières de tes saints, protège ton serviteur Hermias, le très pieux diacre, avec sa maison, amen ; (ceci) a été pavé de mosaïque l'an 579, indiction 8, laquelle est au mois de Daisios. »

L'inscription commémore la pose d'un pavement de mosaïque par un clerc, pour son propre salut et pour celui de sa maison, c'est-à-dire sa maisonnée, sa famille. Cette dédicace d'un type courant fournit une nouvelle attestation de la formule εὐχαῖς τῶν ἁγίων σου, qui renvoie à l'intercession des saints[39]. Sa datation présente à priori une difficulté qui permet de reprendre la question de l'ère utilisée à Béryte à l'époque protobyzantine[40].

Sous le Haut-Empire, Béryte s'était apparemment conformée à l'usage romain d'une datation par la mention des consuls en titre au 1er janvier, à la suite de sa transformation en une colonie de droit italique[41]. L'étude des mosaïques inscrites des églises de Khaldé et de ses environs a toutefois montré qu'elle était revenue dans l'Antiquité tardive à son ère civique inaugurée à l'époque hellénistique, en 81 av. J.-C.[42]. De là, on en a déduit qu'au même moment la cité avait recommencé à utiliser aussi son calendrier d'origine macédonienne, dont le *caput anni* était fixé au début de l'automne. Selon ce comput, la mosaïque du musée de l'AUB, datée du mois de Daisios de l'an 579, aurait été dédiée à la fin du printemps ou au début de l'été de l'an 499 apr. J.-C. Or, l'indiction 8 couvre la période comprise entre le 1er septembre 499 et le 31 août 500 apr. J.-C. Que l'on adopte l'une ou l'autre datation, notre inscription constitue un témoignage épigraphique de plus de l'usage de l'ère hellénistique de Béryte dans la cité à l'époque prototobyzantine[43]. Mais si l'on gardait l'idée que l'année civile commençait à l'automne, il y aurait une contradiction entre la date donnée selon le comput local et l'indiction, contradiction d'autant plus incompréhensible que l'auteur de la dédicace a pris soin d'établir un synchronisme entre les deux systèmes chronologiques et le calendrier local. Pour résoudre ce problème, il faut supposer que Béryte, tout en revenant à l'ère hellénistique, avait conservé l'usage du

39. Russell 1987, p. 61-66, nº 11, en particulier p. 62 ; Feissel 2006, p. 270-271, nº 863.

40. Je remercie Pierre-Louis Gatier d'avoir attiré mon attention sur ce point.

41. Mouterde 1944-1946, p. 41 (Beyrouth) ; *IGLS* VI, 2953 (Karak Nouh, dans la Békaa, sur le territoire de la colonie).

42. Les six inscriptions datées du secteur de Khaldé s'échelonnent entre 506 et 622 apr. J.-C. Toutes ont été reprises et commentées par Seyrig 1962 et par Rey-Coquais 1982, p. 402-408. Voir aussi Aliquot 2009, p. 52-53. Ces textes ne sont d'aucun secours pour fixer le début de l'année dans l'ère utilisée par Béryte à la fin de l'Antiquité. Leur examen confirme seulement que l'année civile ne coïncidait alors pas avec l'année indictionnelle et que les noms des mois romains ont remplacé ceux des mois macédoniens au plus tard en 581 apr. J.-C.

43. Pour un témoignage plus ancien de ce phénomène, à Khaldé même, voir J. Aliquot, dans Aliquot & Yon 2016, p. 157, nº 14 (253 apr. J. C.).

caput anni des Romains, qui était fixé au 1er janvier et qui s'imposait dans la cité depuis l'époque d'Auguste. La cité aurait ainsi réformé son calendrier de la même manière que la ville voisine de Sidon, où l'ère hellénistique de l'automne 111 av. J.-C. a été remplacée par une nouvelle ère débutant au 1er janvier (ou 1er Dios) de l'an 110 av. J.-C. au moment de l'adoption du calendrier julien[44]. L'ère hellénistique de Béryte de l'automne 81 av. J.-C. serait donc devenue une ère du 1er janvier 80 av. J.-C. Sur la mosaïque du musée de l'AUB, la formule insolite ἐνδ(ικτιῶνος) η΄, ἥτις μη(νὸς) Δεσίῳ[υ], « l'indiction 8, laquelle est au mois de Daisios », indique que Daisios, au lieu d'être placé à la fin du printemps ou au début de l'été comme dans le calendrier macédonien, coïncidait dans l'Antiquité tardive avec le premier mois de l'année indictionnelle, c'est-à-dire septembre. On en déduira que, dans le calendrier réformé de Béryte, le mois de janvier correspondait au mois d'Hyperbérétaios, alors qu'il correspondait au mois de Dios à Sidon. De nouveaux documents viendront peut-être confirmer ces propositions. Pour l'heure, on s'en tiendra là et on datera notre dédicace du mois de septembre de l'an 499 apr. J.-C.

Abréviations

AE : *L'Année épigraphique*, dans *Revue archéologique* 1888-1961, puis sous la forme de volumes indépendants, Paris.

CIL : *Corpus inscriptionum Latinarum*, Berlin, depuis 1863.

DNWSI : Jacob Hoftijzer et Karel Jongeling, *Dictionary of the North-West Semitic inscriptions*, Leiden, 1995.

IG : *Inscriptiones Graecae*, Berlin.

IGF : Jean-Claude Decourt, *Inscriptions grecques de la France* (Travaux de la Maison de l'Orient 38), Lyon, 2004.

IGLMusBey : Jean-Baptiste Yon & Julien Aliquot, *Inscriptions grecques et latines du Musée national de Beyrouth* (Bulletin d'archéologie et d'architecture libanaises. Hors-série 12), Beyrouth, 2016.

IGLS : *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* (Bibliothèque archéologique et historique), Paris, puis Beyrouth, depuis 1929.

I. Jordanie : *Inscriptions de la Jordanie* (Bibliothèque archéologique et historique), Paris, puis Beyrouth, depuis 1986.

ILS : Hermann Dessau, *Inscriptiones Latinae selectae*, Berlin, 1892-1916.

Inv : *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, Beyrouth, puis Damas, 1930-1975.

LIMC : *Lexicon iconographicum mythologiae classicae*, Zürich – München – Düsseldorf, 1981-2009.

PAT : Eleonora Cussini & Delbert R. Hillers, *Palmyrene Aramaic texts*, Baltimore – London, 1996.

SEG : *Supplementum epigraphicum Graecum*, Leiden.

44. Abou Diwan 2009.

Bibliographie

Abou Diwan 2009 : Georges Abou Diwan, « L'ère d'autonomie et le calendrier de Sidon : une révision à la lumière d'une nouvelle inscription d'époque byzantine », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 170, p. 113-126.

Aliquot 2009 : Julien Aliquot, *La vie religieuse au Liban sous l'Empire romain* (Bibliothèque archéologique et historique 189), Beyrouth.

Aliquot & Yon 2016 : Julien Aliquot & Jean-Baptiste Yon, « Inscriptions grecques et latines du musée de l'American University of Beirut », *Berytus* 56, p. 149-234.

Balty 1992 : Jean-Charles Balty, « Ktisis », *LIMC* VI, p. 148-150 (vol. 1) et p. 67-68 (vol. 2).

Balty 1995 : Janine Balty, *Mosaïques antiques du Proche-Orient*, Paris.

Balty 2009 : Jean-Charles Balty, « Ktisis », *LIMC* Suppl., p. 315-316 (vol. 1) et p. 157 (vol. 2).

Baramki 1959 : Dimitri C. Baramki, *The Archaeological Museum of the American University of Beirut*, Istanbul.

Baramki 1967 : Dimitri C. Baramki, *The Archaeological Museum of the American University of Beirut*, Beirut.

Bel 2012 : Nicolas Bel, « Les pratiques funéraires au Proche-Orient », dans *L'Orient romain et byzantin au Louvre*, sous la dir. de N. Bel *et al.*, Paris, p. 330-365.

Callot 1982 : Olivier Callot, « Remarques sur les huileries de Khan Khaldé (Liban) », dans *Archéologie au Levant : recueil à la mémoire de Roger Saidah* (Collection de la Maison de l'Orient 12), Lyon, p. 419-428.

Chéhab 1958-1959 : Maurice Chéhab, *Mosaïques du Liban* (Bulletin du Musée de Beyrouth 14-15), Paris.

Contenau 1920 : Georges Contenau, « Mission archéologique à Sidon (1914) », *Syria* 1, p. 16-55, 108-154, 198-229, 287-317.

Dąbrowa 2012 : Edward Dąbrowa, « Military colonisation in the Near East and Mesopotamia under the Severi », *Acta classica* 55, p. 31-42.

Donceel-Voûte 1988 : Pauline Donceel-Voûte, *Les pavements des églises byzantines de Syrie et du Liban*, Louvain-la-Neuve.

Duval & Caillet 1982 : Noël Duval & Jean-Pierre Caillet, « Khan Khaldé (ou Khaldé III) : les fouilles de Roger Saidah dans les églises, mises en œuvres d'après les documents de l'auteur », dans *Archéologie au Levant : recueil à la mémoire de Roger Saidah* (Collection de la Maison de l'Orient 12), Lyon, p. 311-394.

Feissel 2006 : Denis Feissel, *Chroniques d'épigraphie byzantine, 1987-2004*, Paris.

Froehner 1875 : Wilhelm Froehner, *Mélanges d'épigraphie et d'archéologie. 2*, Paris.

Gatier 2012 : Pierre-Louis Gatier, « Inscriptions grecques, mosaïques et églises des débuts de l'époque islamique au Proche-Orient (VII^e^-VIII^e^ s.) », dans *Le Proche-Orient de Justinien aux Abbassides*, éd. par A. Borrut *et al.* (Bibliothèque de l'Antiquité tardive 19), Turnhout, p. 7-28.

Gebara 1982 : Chérine Gebara, « Remarques sur la sigillée orientale d'après les fouilles de Khan Khaldé (Heldua) », dans *Archéologie au Levant : recueil à la mémoire de Roger Saidah* (Collection de la Maison de l'Orient 12), Lyon, p. 409-417.

Icard-Gianolio 1994 : Noëlle Icard-Gianolio, « Psyche », *LIMC* VII, p. 569-585 (vol. 1) et p. 438-461 (vol. 2).

Icard-Gianolio 2009 : Noëlle Icard-Gianolio, « Psyche (Addendum) », *LIMC* Suppl., p. 437-440 (vol. 1) et p. 209-211 (vol. 2).

Leader-Newby 2005 : Ruth Leader-Newby, « Personifications and *paideia* in late antique mosaics from the Greek East », dans *Personification in the Greek world : from antiquity to Byzantium*, ed. by E. Stafford & J. Herrin, Aldershot, p. 231-246.

MacKay 1951 : Dorothy MacKay, *A guide to the archaeological collections in the University Museum*, Beirut.

Mendel 1912-1914 : Gustave Mendel, *Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines des musées impériaux ottomans*, 3 vol., Constantinople.

Mouterde 1944-1946 : René Mouterde, « Antiquités et inscriptions. Syrie, Liban », *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* 26, p. 37-79.

Piccirillo 1998 : Michele Piccirillo, « Les mosaïques d'époque omeyyade des églises de la Jordanie », *Syria* 75, p. 263-278.

Porter 1897 : Harvey Porter, « A Greek inscription », *Palestine Exploration Fund, Quarterly Statement*, p. 303.

Renan 1864-1874 : Ernest Renan, *Mission de Phénicie*, Paris.

Rey-Coquais 1982 : Jean-Paul Rey-Coquais, « Inscriptions grecques inédites découvertes par Roger Saidah », dans *Archéologie au Levant : recueil à la mémoire de Roger Saidah* (Collection de la Maison de l'Orient 12), Lyon, p. 395-408.

Rey-Coquais 2000 : Jean-Paul Rey-Coquais, « Inscriptions inédites de Sidon », dans *Ἐπιγραφαί : miscellanea epigrafica in onore di Lidio Gasperini*, a cura di G. Paci, Tivoli (Roma), p. 799-832.

Robert 1966 : Louis Robert, « Inscriptions errantes, muséographie et onomastique », *Berytus* 16, p. 5-39 (= 1990, p. 637-671).

Robert 1990 : Louis Robert, *Opera minora selecta. 7*, Amsterdam.

Rouvier 1902 : Jules Rouvier, « Numismatique des villes de la Phénicie : Sidon », *Journal international d'archéologie numismatique* 5, p. 99-134 et 229-284.

Russell 1987 : James Russell, *The mosaic inscriptions of Anemurium*, Wien.

Saidah 1975 : Roger Saidah, « Khan Khaldé : une ville paléochrétienne sort de terre… », *Les dossiers de l'archéologie* 12, p. 50-59.

Seyrig 1962 : Henri Seyrig, « Antiquités syriennes. 79, La date des mosaïques de 'Aïn es-Samaké », *Syria* 39, p. 42-44.

Waddington 1870 : William Henry Waddington, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, Paris.

Wattel-De Croizant 1995 : Odile Wattel-De Croizant, « À propos des mosaïques du Liban découvertes de 1975 à 1995 », *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, p. 135-148.

Woolley 1921 : C. Leonard Woolley, *Guide to the Archaeological Museum of the American University of Beirut*, Beirut.

Yon 2012 : Jean-Baptiste Yon, « Les cippes funéraires de Sidon et leurs inscriptions », dans *Fascination du Liban : soixante siècles d'histoire de religions, d'art et d'archéologie*, éd. par M. Martinelli-Reber *et al.*, Milan, p. 117-120.

Yon 2016 : Jean-Baptiste Yon, « Quelques cippes funéraires de Sidon : documents nouveaux et méconnus », *Syria* 93, p. 17-28.

Yon & Aliquot 2016 : Jean-Baptiste Yon & Julien Aliquot, *Inscriptions grecques et latines du Musée national de Beyrouth* (Bulletin d'archéologie et d'architecture libanaises. Hors-Série 12), Beyrouth.

Ziegler 1978 : Ruprecht Ziegler, « Antiochia, Laodicea und Sidon in der Politik der Severer », *Chiron* 8, p. 493-514.